

le Saint-Laurent de Montreal à Kingston. Quand on a le vent favorable et très-fort, le voyage est un peu plus court; de même il dure plus longtemps lorsque le vent est contraire; cependant la différence n'est jamais de plus de trois jours d'avance ou de retard. Pour descendre le fleuve, il ne faut que deux à trois jours, suivant que le vent est plus ou moins favorable; du reste le courant est si rapide, qu'un vent contraire allonge rarement le trajet de plus d'un jour.

Parcourons maintenant la route qui conduit par terre de Montreal à Kingston. On prend ordinairement une calèche. On a aussi la ressource d'un chariot de poste qui porte les lettres de Montreal à Prescott, elles sont ensuite acheminées à cheval jusqu'à leur destination.

Quand on est arrivé à Sainte-Anne, à l'extrémité occidentale de l'île de Montreal, sur les bords de l'Ouatouac, on passe sur un radeau le premier bras de cette rivière; on traverse sur une route excellente, au milieu d'une forêt touffue, l'île Perot, ensuite un autre radeau transporte le voyageur sur le continent. Le pays est uni, ouvert, et cultivé négligemment; la terre est mal labourée, et généralement infestée de mauvaises herbes. L'on reconnaît sans peine que les Canadiens sont esclaves de la routine.

La route est animée par des voitures de diverses

sortes qui vont et viennent; l'on rencontre très-peu de monde à pied. La plupart des fermiers sont en état d'avoir un cheval et une calèche. La chaleur de l'été est si forte dans le Bas-Canada, que personne, à moins d'une nécessité pressante, ne marche pour aller à une certaine distance.

On sort de ce pays uni et monotone pour se retrouver sur les bords du Saint-Laurent, au rapide du coteau des Cédres, et un peu plus loin l'on entre dans le Haut-Canada. La population a changé. Le premier village que l'on rencontre à un nom écossais; c'est Glengary; ses habitans sont tous originaires du nord de la Grande-Bretagne. Ils ont apporté sur les rives du Saint-Laurent la langue gaëlique: les Anglais ne les comprennent pas. Ils sont grossiers et rustres, aussi entêtés et non moins ignorans que les descendans des Gaulois, mais moins courtois et moins polis. Comme le terrain qu'ils défrichent est d'une fertilité prodigieuse, ils ne doivent pas, étant très-laborieux, tarder à acquérir une certaine aisance. Sans doute leurs enfans en profiteront, et des mœurs plus sociales remplaceront la rusticité des colons actuels.

Quand on a quitté Glengary, l'on ne rencontre pendant soixante milles que des champs à moitié cultivés et des maisons en solive; ce spectacle uniforme n'est interrompu que par intervalles,

lorsque la vue plonge sur le Saint-Laurent. On passe par Prescott et Brokeville, deux villages situés sur ses bords, et éloignés l'un de l'autre de douze milles. Le premier renferme une trentaine de maisons et un fort en terre occupé par quelques soldats. Ce fut une position de quelque importance dans la guerre qui dura de 1812 à 1815.

C'est à Prescott que l'on peut recommencer à remonter le fleuve avec des goëlettes et des sloops. Ce lieu est destiné par la nature à devenir l'entrepôt de toutes les marchandises qui sont expédiées dans la partie occidentale de la province et de celles qui en viennent pour aller à Montreal.

Le mauvais état de la route de terre engage ordinairement les voyageurs à la quitter à Prescott, et l'on s'embarque sur le fleuve; on entre dans le lac des Mille-Iles; quand on est à un demi mille de Kingston, le fleuve fait un détour brusque, et l'on aperçoit le lac Ontario. La baie de Kingston est quelque temps cachée aux yeux par une pointe de terre; dès qu'on l'a doublée, les chantiers et l'arsenal de Kingston se présentent à la vue.

Kingston est bâti sur l'emplacement du fort, construit en 1672 par le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, et dont il portait d'abord le nom. Il prit ensuite celui de Cadaraqui; cette ville est située à l'entrée d'une baie profonde,

placée à l'extrémité nord-est du lac Ontario; on y comptait en 1821 près de 5000 habitans. La plupart des maisons sont en pierre de taille dont il y a des carrières immenses dans les environs. Sa position la rend la clef du Canada. Un fort situé sur la pointe de terre qui s'avance dans le lac, commande la ville et l'entrée du port, où un vaisseau de cent vingt canons peut mouiller le long du quai. Les Anglais y entretiennent de cette dimension, ainsi que de très-grosses frégates; lorsque Hall visita cette ville en 1817, il y en avait plusieurs en construction. « L'on est frappé d'étonnement, dit-il, et de la grandeur des moyens auxquels le gouvernement a recours, et de l'objet pour lequel il les a employés. On peut se faire une idée des premiers, dit-il, en considérant que le vaisseau le *Saint-Laurent* a coûté 300,000 livres sterling (7,500,000 fr.). La frégate la *Psyché* a été envoyée d'Angleterre en charpente toute taillée: le transport de Quebec à Kingston a occasioné 12,000 livres sterling (300,000 fr.) de frais. La dépense du commissariat de la marine à Kingston pendant la guerre, a été estimée à 1,000 livres sterling par jour (25,000 fr.) Pour quelle chose prodiguait-on ainsi les millions? Pour la défense d'un pays dont plus de la moitié n'est qu'un désert couvert de neige, et l'autre une forêt sauvage,

où la population est très-clair-semée. C'est là le gros jeu de la société. »

La position de Kingston la rend très-commerçante. Son port est le plus spacieux et le plus commode de tous ceux du lac Ontario. Toutes les marchandises destinées à l'approvisionnement du pays haut, y sont déposées dans des magasins, jusqu'à ce qu'on les embarque sur les navires qui les transportent à l'autre extrémité du lac. Les pelleteries apportées des différens comptoirs ou par les sauvages, sont également mises en magasin pour être chargées sur des canots qui descendent le Saint-Laurent.

La ville n'offre d'ailleurs rien d'intéressant. Les principaux habitans sont en général des négocians associés avec d'anciennes maisons de commerce de Montreal et de Quebec; quelques voyageurs les représentent comme très-hospitaliers, et disposés à accueillir de la manière la plus obligeante les étrangers, notamment les Anglais; d'autres voyageurs assurent au contraire que l'hospitalité n'est pas leur vertu favorite, et que la politesse et la sociabilité ne paraissent pas leur être familières.

Indépendamment d'un nombre infini de bateaux à voiles employés à faire le commerce du lac, on se sert aussi de navires à trois mâts, de goëlettes et de sloops. La nature de cette naviga-

tion exige qu'ils aient des fonds plats, afin qu'on puisse les échouer sans danger lorsque cette opération est nécessaire. La construction et l'équipement de tous ces bâtimens sont très-dispendieux, parce que l'on est obligé de faire venir d'Europe beaucoup d'objets en fer qui entrent dans le corps et la mâture des vaisseaux et la plupart des cordages nécessaires au grément. Les frais de leur entretien et la solde des équipages ne sont pas moins considérables. Ces navires s'usent plus vite que ceux qui naviguent sur l'océan, à cause, disent les gens du métier, de la fraîcheur des eaux des lacs, ensuite parce que les voyages y étant plus difficiles et plus dangereux que ceux de la mer, il faut se procurer des matelots expérimentés; et l'on est obligé de les faire venir en grande partie des ports de mer et de leur donner de très-gros gages pendant toute l'année, quoique la navigation soit interrompue par les glaces pendant cinq mois.

Quelques-unes des goëlettes qui font la navigation du lac sont de 180 tonneaux; aujourd'hui l'on emploie des bateaux à vapeur. On en voit qui ont 171 pieds de long sur trente-quatre de large. Quand le vent est favorable, on arrive en deux jours à York, capitale du Haut-Canada.

Cette ville est située sur la rive occidentale de l'Ontario qui forme en cet endroit une baie où il

y a un bon mouillage pour les petits navires. Le terrain autour du port et dans les environs est bas et marécageux. En général, il ne paraît pas fertile, et l'on n'a pas encore étendu beaucoup la culture autour de la ville. On y voit quelques jolies maisons, et l'on y compte 3,000 habitans; le commerce est insignifiant.

Le lac Ontario a 65 lieues de longueur et 19 dans sa plus grande largeur; sa circonférence est de 200 lieues, sa profondeur de 500 pieds. Sa surface est élevée de 251 pieds au-dessus des hautes eaux du Saint-Laurent à Trois-Rivières. Il n'a pas beaucoup de bons ports. Il est moins sujet que les autres grands lacs du Canada aux tempêtes, et quand on réfléchit à son immense étendue, on est étonné de sa tranquillité. Il est, ainsi que toutes les rivières qu'il reçoit, très-poissonneux. On y pêche entre autres beaucoup de saumons qui remontent le Saint-Laurent.

Le village de Niagara, situé à l'issue de la rivière de ce nom dans l'Ontario, est un des plus jolis et des plus vivans du Haut-Canada, dont il fut la capitale pendant quelque temps. Il renferme 1,000 habitans; on y voit beaucoup de boutiques et de jolies maisons. Il s'y tient un marché fréquenté par les fermiers des environs. Deux fois par an, il y a des courses de chevaux. L'embouchure de la rivière forme un port excellent.

Le pays compris entre l'embouchure du Niagara et l'extrémité supérieure du lac Erié, est la meilleure partie du Haut-Canada; le sol y est plus fertile, la température proportionnellement plus douce, la population plus considérable. De belles routes conduisent d'un village à un autre; elles sont bordées des deux côtés de champs bien cultivés. Le terrain et le climat sont très-favorables à la croissance des fruits. De nombreux vergers de pommiers et de pêcheurs produisent chaque année une profusion de fruits délicieux dont les propriétaires ne semblent pas faire beaucoup de cas, car ils laissent les cochons se promener en liberté entre les arbres, et manger tous ceux qui tombent à terre.

Ces vergers sont à peu près abandonnés à la nature; ils ne sont pas enclos, et l'on ne donne aucun soin aux arbres. Les paysans montrent en général la plus grande indifférence pour tout ce qui ne tient pas aux besoins de première nécessité. Ils cultivent assez de froment, de maïs et de pommes de terres pour ne pas craindre la disette, et d'ailleurs ne s'occupent d'aucune amélioration dans ce qui les entoure; ils n'ont pas de jardins, ils n'élèvent pas d'abeilles. Tout est dans l'état de la barbarie et de la grossièreté primitives.

Pendant l'été les routes sont animées par des troupes d'émigrans anglais qui vont plus à l'ouest;

quelques-uns arrivent par New-York, la plupart viennent par le Bas-Canada. Les Américains, lorsque ces Européens traversent leur pays, font tout leur possible pour les y retenir; c'est un des motifs pour lesquels on les embarque pour Québec.

En avançant à l'extrémité occidentale du lac Erié, où sont les établissemens les plus reculés de ce côté, les maisons deviennent plus rares; ce ne sont plus que de chétives cabanes; les bois s'approchent davantage de la route; les champs sont encombrés d'arbres qui viennent d'être abattus; on ne voit presque plus d'animaux domestiques; tout annonce que le pays n'est que depuis très-peu de temps habité par des hommes qui s'y livrent aux travaux de l'agriculture.

Les Anglais substituent partout les noms de leur pays dans les lieux où ils s'établissent, à ceux que les indigènes leur donnaient. De Cadaraqui, ils ont fait Kingston, de Toronto, York; ils avaient voulu transformer Niagara en Newark; cette fois l'habitude a heureusement empêché la métamorphose; il faut convenir que les noms donnés par les sauvages, sont très-souvent bien plus harmonieux que ceux par lesquels les sujets du roi George les remplacent.

On retrouve dans le Haut-Canada une rivière Thames (Tamise); elle se décharge par une large embouchure dans le lac Saint-Clair qui commu-

nique par la rivière Détroit avec l'Erié. Les bords du Saint-Clair sont encore incultes, on n'y aperçoit qu'un petit nombre de maisons éparses. Au contraire, les rives de la rivière Détroit sont très-peuplées et très-bien cultivées. C'est là que se terminent les établissemens anglais. Les habitans sont la plupart des Canadiens Français d'origine; leurs pères demeuraient là dès le temps où le pays appartenait encore à leur ancienne patrie. « Ils conservent toujours, dit un voyageur écossais, ces manières aimables qui les distinguent des paysans des autres pays, et qui brillent surtout quand on les compare à la grossièreté et à la rudesse des rustres qui peuplent les autres parties de la province. »

Les maisons sont si nombreuses et si rapprochées les unes des autres, sur les bords de la rivière Détroit, que pendant plus de dix milles, on croit voir une suite de plusieurs villages. Les fermes sont très-étroites sur le devant, et s'étendent considérablement par derrière. On donna aux lots cette forme bizarre, afin que les colons pussent s'aider les uns les autres dans le cas d'une attaque de la part des Indiens, qui jadis étaient extrêmement nombreux et incommodes dans ces cantons reculés.

Les bords de la rivière Détroit sont le paradis terrestre du Haut-Canada pour les fruits. Les

pommes, les poires, les prunes, les pêches, les brugnons et les raisins y sont d'une qualité excellente, et pour la grosseur, la beauté et la saveur l'emportent sur ceux que l'on récolte dans les autres cantons de la province. Le cidre abonde sur la table du plus pauvre paysan. Cette excellente qualité du fruit est due au climat qui est sensiblement plus chaud dans le voisinage de la rivière Détroit et du lac Saint-Clair. Le climat y est plus doux, plus serein, plus sec et plus variable que dans les districts situés quelques centaines de milles plus à l'est. Il tombe proportionnellement peu de neige en hiver, quoique le froid soit assez vif pour geler les eaux si fortement, que les hommes, les chevaux et les voitures chargées, peuvent passer sans danger sur la rivière et sur le lac. En été le pays présente une forêt fleurie; l'atmosphère est rarement obscurcie par des nuages; les lacs et les rivières qui s'étendent de tous les côtés, communiquent à l'air une fraîcheur qui ranime les sens et qui modère la chaleur du soleil; enfin la pureté et l'élasticité de l'air le rendent également salubre et agréable.

A peu près à vingt milles du point où commence la rivière Détroit, on rencontre, en descendant, Sandwich, village d'une quarantaine de maisons. Plus loin le terrain se détériore, il est froid et marécageux; d'ailleurs les dépendances de ce village

sont resserrées par un territoire de six milles de longueur, où l'on ne voit pas un seul habitant. Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Détroit, dans le lac Erié, on trouve Amhertsbury, ville la plus occidentale du Haut-Canada. On y compte plus de 1,000 habitans. Quelques-uns ont de la fortune, la société y est plus polie, et offre plus d'agrémens que dans toutes les autres villes de la province.

Un voyageur observe qu'en général les nouveaux colons du Haut-Canada montrent une grande égalité dans les positions difficiles, et ont toujours l'air content; ils ont raison, ajoute-t-il, car un moment de réflexion doit les convaincre que l'abondance et la prospérité doivent être tôt ou tard le prix de leurs efforts. L'étranger qui voit le désordre répandu dans une ferme que l'on défriche, et qui songe au travail long et assidu qu'on sera forcé d'employer pour mettre tout dans un ordre convenable, est surpris que le nouveau colon ne recule pas effrayé de tout ce qu'il sera obligé d'entreprendre pour en venir à bout. Heureusement tous les colons d'un même canton ayant à surmonter les mêmes difficultés, chacun est satisfait de n'avoir pas à prendre plus de peine qu'un autre, et encouragé en s'apercevant qu'il va aussi vite que ses voisins.

Le climat du Haut-Canada n'a pas encore ac-

quis le degré de pureté et de salubrité qu'il aura un jour. Des forêts épaisses couvrent les neuf dixièmes de la partie habitée, et en empêchant les particules aquatiques de s'évaporer, donnent naissance aux marécages et aux amas d'eau, qui à leur tour, engendrent les brouillards, les vents glacés et les fièvres. Lorsque les bois seront défrichés, l'air, quoique plus froid peut-être, sera moins humide qu'il ne l'est à présent. Alors les lacs attireront à leur surface la totalité des vapeurs, et le Haut-Canada sera moins exposé aux pluies abondantes et aux ouragans de neige.

Le commerce du Canada est devenu bien plus considérable depuis la conquête, qu'il ne l'était auparavant; en 1769 les exportations ne se montaient qu'à 160,000 livres sterling, elles sont actuellement de 1,500,000 livres (56,000,000 fr.). On a vu plus haut en quoi elles consistaient; l'on construit aussi des navires qui se vendent dans les Antilles.

Le Canada reçoit toutes sortes de marchandises manufacturées; du thé, du sucre, du café, de l'huile, du vin, de l'eau-de-vie.

Le revenu que le gouvernement tire de ce pays, est de 51,000 sterling; ses dépenses se montent à 45,000 livres seulement pour les frais d'administration. Les frais de garnison et d'entretien des forts, sont en temps de paix de 100,000 livres

sterling; les présens que l'on fait aux sauvages, le salaire des employés, officiers et commis, peuvent monter à une pareille somme. En temps de guerre la dépense est incalculable. De profonds politiques pensent que cette province si coûteuse, offre aux Anglais un double caractère d'utilité et d'importance. Elle est en temps de paix le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises qui entrent aux Etats-Unis, soit légalement, soit en fraude, et les marchandises que le commerce de la Grande-Bretagne tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, et qui s'accroissent tous les ans. Enfin, considéré comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques, dans le nord de l'Amérique, qui, depuis l'Acadie et Terre-Neuve, va rejoindre le lac Ouinipeg dans l'intérieur du continent, chaîne qui enveloppe les Etats-Unis par le nord-est et par le nord. « Elle permettrait, dit l'Anglais Lambert, d'appuyer de plusieurs points le projet que certains membres du cabinet de Saint-James ont caressé avec complaisance, celui de reconquérir les Etats-Unis en y fomentant d'abord des scissions et des guerres intestines. »

Les dépenses exorbitantes auxquelles la conservation du Canada oblige la Grande-Bretagne,

inspirent des réflexions toutes différentes au voyageur américain Sanson : « Ces dépenses, dit-il, sont la principale source de la richesse du Canada, qui profite ainsi des richesses de l'Angleterre. Il est de la politique de l'Amérique, de laisser ce trou ouvert à la poche de sa rivale.

« Quoique la citadelle de Quebec, observe-t-il, passe pour une des plus fortes de l'Amérique, il pourrait se faire que dans une guerre future, elle devint la proie de l'audace et de l'intrépidité américaine; mais cette conquête coûterait plus qu'elle ne vaudrait, et serait difficile à conserver contre la première puissance maritime du monde. Il en est autrement du Haut-Canada, sa population est essentiellement américaine, et l'attachement qu'elle a pour la Grande-Bretagne, doit céder à l'empire de l'opinion et des mœurs de ses voisins du continent; à la première guerre il sera américanisé. La population de Montreal est déjà américaine. La population française s'y fondera ou disparaîtra, à moins que le Canada français ne consolide son indépendance, alors il serait borné par le Sorel d'un côté du Saint-Laurent, et par le Saint-Maurice de l'autre; en laissant à Sa Majesté Britannique et à ses successeurs, l'immense empire des déserts inhabitables qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale.

« Le Canada est un des joyaux les plus chers

parmi ceux qui ornent la couronne de la Grande-Bretagne. S'il arrivait une époque où la dépense inutile de plusieurs milliers d'hommes et de quelques millions de guinées fût comptée pour quelques choses dans les projets des cabinets, on pourrait conseiller à la Grande-Bretagne, en cas de guerre avec les Etats-Unis, de donner à ceux-ci le Haut-Canada, et de laisser les Français se gouverner eux-mêmes, comme nation indépendante, sauf aux Anglais à garder le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. La ligne de démarcation entre les deux parties du Canada, est indiquée non-seulement par le langage et les coutumes, mais par le climat; celui du Haut-Canada, malgré l'élévation plus grande du sol, est infiniment plus doux; parce que ce pays, indépendamment de ce qu'il est plus méridional, se trouve sur le courant du vent du sud, qui venant du golfe du Mexique, remonte par la vallée du Mississipi jusque dans l'intérieur du continent.

« Aussitôt que la population du haut pays sera assez forte pour avoir un gouvernement à elle, tout le pouvoir de la Grande-Bretagne ne pourra retarder sa séparation. Quelqu'autre Franklin naîtra à Toronto ou sur les bords du lac Erié, pour éclairer ses compatriotes, et quelqu'autre Washington pour les guider au combat.

« La situation de ce pays est un solécisme en

politique, comme un paradoxe en géographie; c'est une île, ou du moins une presqu'île au milieu d'un continent. Il est dans la prospérité comme nation, et dans un état de faiblesse comme province; plus il se fortifie, plus sa dépendance de la Grande-Bretagne devient précaire. Dieu préserve l'Angleterre d'en faire le dénombrement. Cette fantaisie coûta cher à David. »

ÉTATS-UNIS.

G. F. HARRIS s'embarqua le 7 mai 1817 à Liverpool pour les Etats-Unis; le but de son voyage était d'examiner quels avantages ce pays possédait pour engager un étranger à s'y fixer.

Le 5 juillet on eut connaissance de la terre. « Après une traversée de cinquante-huit jours, dit le voyageur, je ne pouvais me rassasier de la vue de la belle végétation que j'apercevais de tous les côtés; les douces émanations des forêts et des prairies, me causaient une ivresse de plaisir inexprimable. Je me croyais transporté dans l'Elysée. Le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Neversink, les îles avec leurs forts, les jolies maisons de campagne que l'on découvrait çà et là au milieu de grands arbres, offrent un tableau admirable. Nous avançons avec la marée; la perspective changeait à chaque minute à mesure que nous approchions de New-York, qui est à neuf lieues de Sandy-Hook. La scène est animée par les nombreux navires qui se croisent dans toutes les directions. A trois lieues de la ville, les rivages de Long-Island et de Staten-Island, opposés l'un